



Le Souvenir
napoléonien
Société française d'histoire napoléonienne

Délégation de Nice Alpes-Maritimes



Statue d'André Masséna, maréchal d'Empire, Prince d'Essling, sur la Promenade du Paillon à Nice

Bulletin de liaison

Numéro 026, Octobre 2022

Sommaire

Activités du Porte-Drapeau 1 er semestre 2022 par Hervé SERREAU.....	2
Guillaumes sous la Révolution et l'Empire par les Docteurs Michel et Marianne BOURRIER.....	7
Bonaparte-Berthier à Antibes : le mystère de l'auberge « Agarrit » par Jacques DIMIEZ	16
Mots-croisés grille n°26 par Guy LINDEPERG	31
Remue-méninges XXVI de l'Empereur par Guy LINDEPERG	32
Solutions des jeux du bulletin n°025	32
Solutions des Remue-méninges XXV de l'Empereur	33

**VOUS SOUHAITEZ PARTICIPER A LA REDACTION DU BULLETIN ?
N'HESITEZ PAS A PROPOSER VOS ARTICLES A L'ADRESSE CI-DESSOUS :**

**Délégation Nice Alpes-Maritimes du Souvenir napoléonien
138 avenue des Arènes de Cimiez
06000 Nice**

Tél : 06.14.11.47.07

Courriel : nice.delegation@gmail.com

Activités du Porte-Drapeau

1er semestre 2022

Par Hervé SERREAU

L'activité de ce 1er semestre a été marquée par la levée de certaines restrictions relatives à la pandémie de COVID 19, ce qui a permis la reprise des manifestations tant historiques que patriotiques, ainsi que le voyage en Savoie pour célébrer les rattachements de ce département et de Nice à la France.

 <p>M. David Chanteranne</p>	<p>Janvier :</p> <p>Samedi 29</p>	<p>Nice – Villa Masséna</p> <p>Conférence de M. David CHANTERANNE</p> <p>Historien - Rédacteur en Chef de la revue du Souvenir Napoléonien. Napoléon 1^{er} / Napoléon III</p> <p>« <i>Les douze morts de Napoléon</i> ».</p> <p><i>Statique.</i></p>
 <p>M. André Peyrègne</p>	<p>Février :</p> <p>Mercredi 16</p> <p>Samedi 19</p>	<p>Nice – Monument aux Morts</p> <p>Cérémonie en hommage aux Gendarmes morts en service.</p> <p><i>Statique.</i></p> <p>Nice – Villa Masséna</p> <p>Conférence de M. André PEYREGNE, Président d'honneur de la Fédération Française de l'Enseignement Artistique :</p> <p>« <i>La Valse au temps de l'Impératrice Eugénie</i> ».</p> <p><i>-Statique.</i></p>

	<p>Mars :</p> <p>Samedi 26</p>	<p>Nice – Villa Masséna</p> <p>Conférence de M. Emile KERN Historien</p> <p><i>« La légende napoléonienne ».</i></p> <p><i>Statique.</i></p>
<p>M. Emile Kern</p>	<p>Avril :</p> <p>Dimanche 3</p> <p>Samedi 30</p>	<p>Nice – Église Saint Jean Baptiste - Le Vœu</p> <p><i>Messe en hommage aux soldats morts pour la France.</i></p> <p><i>Statique.</i></p> <p>Centre Universitaire Méditerranéen – CUM</p> <p>Conférence d'Olivier GHEBALI – Délégué du SN Nice - Alpes- Maritimes :</p> <p><i>« Le retour des cendres de Napoléon 1er ».</i></p> <p><i>Statique</i></p>
	<p>M. Olivier Ghebali</p>	



Nice – Monument aux Morts – 68ème Cérémonie de la fin des combats de Dien Bien Phu.

Mai :
Samedi 7

Nice – Monument aux Morts.

« 68ème Cérémonie de la fin des combats de Dien Bien Phu ».

Statique.



Nice – Monument aux Morts – Cérémonie de la Victoire 1945

Dimanche 8

Nice – Place du 8 Mai - Monument aux Morts :

« Cérémonie de la Victoire de 1945 ».

Statique – Défilé – Statique.



Valence – Les Chœurs napoléoniens accompagnés du président et de membres de l'association « Bonaparte à Valence » devant la statue de Bonaparte

Jeudi 26 au Dimanche 29 Mai

Voyage de la délégation en Savoie.

Jeudi 26

Valence – Visite de la Ville et des lieux où Bonaparte séjourna, avec des membres de l'Association Bonaparte à Valence, autour de la statue de Bonaparte assis.



Aix les Bains – Villa Chevalley – Parc des Thermes.



Gorges du Sierroz - Stèle en hommage à la Baronne de Broc

Jeudi 26

Aix les Bains – Villa Chevalley, Parc des Thermes.

Vendredi 27

Aix les Bains
Visite de différents sites, croisière sur le lac du Bourget, visite de l'Abbaye d'Hautecombe puis :

Gorges du Sierroz :

Stèle en hommage à la Baronne de Broc, amie de la reine Hortense, qui s'y noya le 10.06.1813



Challes les Eaux – Spectacle « Le retour de Nice à la France »

Samedi 28

Challes les Eaux – Espace Bellegarde

Spectacle « *Le retour de Nice à la France* »,

par les Chœurs Napoléoniens.

Statique.

 <p>M. Thierry Lentz</p>	<p>Juin :</p> <p>Samedi 4</p>	<p>Nice – Villa Masséna</p> <p>Conférence de M. Thierry LENTZ</p> <p>Historien et Directeur général de la Fondation Napoléon.</p> <p><i>«Pour Napoléon ».</i></p> <p><i>Statique.</i></p>
 <p>M. Eric Mayen</p>	<p>Samedi 25</p>	<p>Nice – Villa Masséna</p> <p>Conférence de M. Eric MAYEN</p> <p>Commissaire divisionnaire</p> <p><i>« La stratégie de l'ordre public : le modèle Napoléonien ».</i></p> <p><i>Statique.</i></p>

GUILLAUMES SOUS LA REVOLUTION ET L'EMPIRE

Aux mânes de Blanqui et de Trophime Lafont

par les Docteurs Michel et Marianne Bourrier

Guillaumes, fondée en 975 par Guillaume le Libérateur, était restée provençale, puis française, après la Dédition de Nice, lorsque le « Traité des Limites du 24 avril 1760 » la brada au roi de Sardaigne. Cette rectification d'une frontière en zigzag permettait « une libre communication de l'une à l'autre terre de la même comté sans être obligés de passer par celle du pays étranger ». Habilement, la Maison de Savoie avait tout fait pour ne pas indisposer ses nouveaux sujets. Les Guillemains y gagnèrent de payer moins d'impôts qu'avant, tout en conservant le privilège de parler et d'estimer en français. Ainsi la vie se déroula sensiblement comme avant, avec une bonne intégration dans le Comté de Nice, jusqu'au 25 octobre 1792, quand la Révolution française vint imposer son message de liberté et d'humanité.

« L'ABOMINABLE TROPHIME LAFONT »



Guillaumes en 1864, in Nice et Savoie. Dessin de Félix Benoist (collection privée).

La ville, en sa rancœur envers Louis XV qui l'avait livrée au roi des marmottes, accueillit bien ses missionnaires, qui se conduisirent comme des troupes d'occupation. D'où un premier retournement en faveur de Victor-Emmanuel III, avant le retour des Bleus le 28 février 1793, et l'arrivée de Trophime Lafont, « ce héros et ce salaud » qui, dans plusieurs Bulletins, a constitué le fil de nos chroniques napoléoniennes. Pillages derechef : « Il faut se nourrir sur le pays », avait dit le général d'Anselme. Réquisitions, viols, etc... Les Volontaires de la Lozère s'en donnèrent à cœur joie.

Après la prise le 18 mars 1793 des magasins piémontais de Beuil, Lafont renvoya bien ses « *malades du sexe et la lie des bataillons marseillais mêlés à nos effectifs* » (dont le Villarois Filibert, héros du 10 août). Mais il reçut en renfort trois cents Volontaires qui coupaient les fruitiers, brulaient les toits pour se chauffer et transformaient l'église en magasin militaire. Le 14 juillet 1793, le colonel Lafont força le curé Boëtti, malade, à prêter le serment à la Constitution civile du clergé avant de le conduire en prison « *à grands coups de pied au cul* ».



Le curé Boëtti de Guillaumes obligé par Trophime Lafont de prêter serment

Après un nouvel intermède sarde en août-septembre 1793 et quelques retournements de veste, Trophime revint le 17 novembre 1793, et donna l'autorisation de piller... avant d'être arrêté sous l'inculpation de royalisme ! Ses hommes continuèrent leurs brimades, en juillet 1794 ; ils menaçaient la femme du maire, saccageaient ses jardins, tenaient des propos obscènes à la fille du notaire. Libéré, Lafont, auteur entre temps de la mascarade religieuse d'Entrevaux, revint perpétuer ses exploits, rançonnant Guillaumes à mort : la terrible fraternité de l'an II. Il ne quitta la ville qu'en novembre 1794, y laissant jusqu'à nos jours un souvenir « *abominable* », selon le maire Jean-Paul David.

Ensuite ce fut moins pire, malgré la fermeture de l'église et les visites domiciliaires consécutives à l'insécurité entretenue par des déserteurs et par les Barbets, qui de surcroît infiltraient la Garde Nationale. Cependant la politique agitait les villageois, coincés entre les républicains de Joseph-Albert Durandy et Joseph Mengaux, et les modérés qui réprouvaient les fêtes patriotiques et laissaient processionner les prêtres réfractaires. Le Directoire départemental destitua les autorités, accusa les émigrés, vendit les Biens Nationaux, au profit des notables que perturbaient les vengeances claniques des beaux-frères Durandy. Les gendarmes étaient désavoués par la municipalité alors qu'ils prétendaient arrêter la jeune Adélaïde Félicité Baretty coupable d'avoir « *mutilé le manœuvrier Robert* », consolateur de son veuvage. Les femmes même s'attroupaient en Floréal an VII pour leur arracher un réfractaire.

La « *picote* », ou « *clavelée du mouton* », avait décimé les troupeaux, d'où manque à gagner sur la vente des bêtes et des produits laitiers et baisse de production de la laine. La désorganisation de l'assistance, la suppression de l'hôpital en raison de l'idéologie stupide de Saint-Just, avaient multiplié les pauvres et les mendiants. La population, diminuée par la guerre, l'émigration et la misère, était frappée d'impôts plus lourds que sous le tyran sarde. Toutefois, en l'an VII, le cheptel se reconstituait, la démographie remontait, la situation économique s'améliorait un peu. Mais...

➤ GUILLAUMES SOUS LE CONSULAT

Les esprits étaient alors, semble-t-il, montés contre la France. Cependant la victoire de Suchet en juin 1800 au pont du Var (où s'illustra Lafont, glorieusement cette fois) ramena la paix des Consuls, au prix de quelques réquisitions et du séjour, durant un an, de 200 garnisaires, en punition des sympathies manifestées à l'approche des Autrichiens du général d'Oelnitz. Louis François Genesy était maire. Se succédèrent comme préfets le mol Oratorien Florens, le marquis rouge Chateaufort-Randon, enfin Dubouchage. Le proche représentant de l'autorité était le sous-préfet du Puget, Dominique Blanqui, l'ancien député girondin. Il se montrait sévère et soupçonneux, peut-être en raison de l'enfer conjugal qu'il vivait : voyez la note sèche de sa main convoquant en l'an XII les maires et adjoints pour épulcher leurs finances. Il ressuscitait la corvée pour réparer les ponts dégradés par l'incurie révolutionnaire. Les Guillemais chicanèrent : le juge de paix, docteur Lions, « avait eu dans l'espace de six mois, six cents actes à écrire », note dans sa statistique le chirurgien Foderé, père de la médecine légale. Il cite « l'hôpital à moitié détruit », l'épidémie de l'an XII et ses 54 morts, dont 32 enfants. Il souligne le triste état de la région, la dégradation des routes, de l'économie et des mœurs : « ni grâce ni beauté chez les comtadins des deux sexes... les femmes sont ici comme les hommes et commandant à la maison ». Il leur apprit à récolter les mouches cantharides aux vertus aphrodisiaques, ce qui devait ravir les anticléricaux frottés aux Lumières, quoiqu'ils eussent lu davantage Jean-Jacques Rousseau que le divin marquis. Ils étaient soutenus dans leur opposition au retour des cloches, que l'on sonnait en fonction de la fortune, par l'ancien libertin Chateaufort-Randon. C'étaient particulièrement J-A Durandy et Mengaux, opposants forcenés à la bien-pensance revenue. Quant au piéton de la poste, le citoyen Joseph Ribotty, il faisait ouvrir « ses tournées au hasard de son bon plaisir », soit... dans les cabarets.

Les émigrés furent radiés, sept hommes en avril 1801, puis en janvier 1802 les prêtres Magalon et Marc Antoine Rémi, ainsi que Boëtti, qui ne retrouva pas son vin, éclusé en 94 en une saoulerie nocturne par deux ecclésiastiques du voisinage entrés par effraction dans sa cave.

Dès juillet 1800, le maire avait demandé d'autoriser la Bravade, remontant à l'incendie du 22 août 1682, « quelques salves de mousqueterie en l'honneur de la vierge ». Les « bondieuseries », comme l'usage illégal des Biens Nationaux sous séquestre, déplaisaient évidemment à l'anticléricale Blanqui. Du coup il voulait remplacer presque tous les maires du canton. Mais il lui fallut rendre l'église au nouvel évêque de Nice, le janséniste Monseigneur Colonna d'Istria : il avait déjeuné à Ajaccio avec « son cousin » Bonaparte, d'où sa promotion. Le 21 mai 1803 les cloches sonnèrent à Saint-Etienne l'intronisation du non-jureur Jean-Baptiste Montblanc. Le maire ergota plusieurs mois avant d'augmenter son traitement de 4 à 500 livres. Il avait deux vicaires, Balthazard Roccas, et le jureur J-E Durandy ; et les six succursales des hameaux, Amé, Barrels, Bouchanières, Saint-Bris, Villeplane et Villetalle furent pourvus de prêtres « de conduite régulière ». On nomma aussi des marguilliers le 1^{er} février 1804, dont l'immarcescible Docteur Lions. Celui-ci avait l'oreille du préfet, puisqu'il obtint en octobre, pour lui et quelques notables, la jouissance des biens d'église invendus. Et l'on obtint définitivement le rétablissement de la Bravade.

➤ DE L'ÉGLISE, DE L'ÉCOLE ET DES « ORGUEILLEUX »

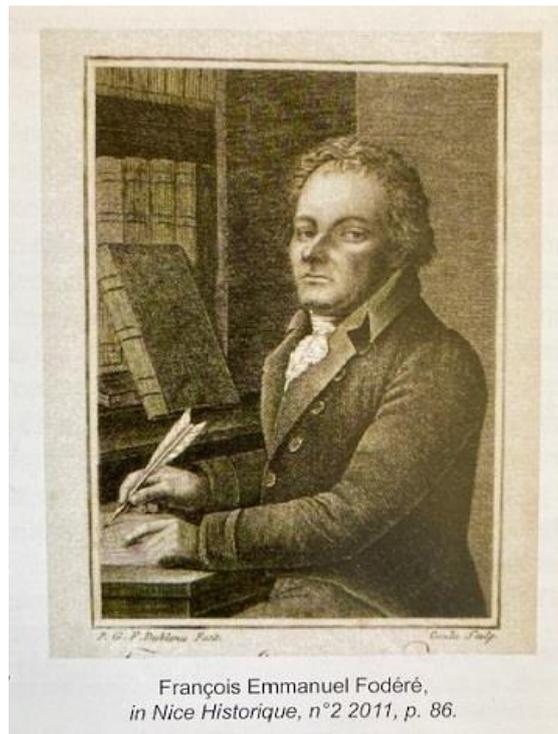
C'était le 15 août, heureuse coïncidence. Ainsi, l'on retrouvait le culte catholique et la restauration tant des chapelles que de l'église défigurée par les foudres de Lafont. Ceci en dépit des fins de non-recevoir du sous-préfet, grâce « à la sage prévoyance du héros qui gouverne la France » : le ministre des cultes, Bigot de Préameneu, c'était son nom, avait tiré l'oreille de Dubouchage. Toutefois le nouveau maire, Durandy, accusa devant Blanqui, le 6 février 1810, « les boute-feu de la Révolution » qui, refusant de participer aux réparations, avaient tenté d'en dégouter les autres, comme ils avaient troublé la Semaine Sainte de 1806 « à coups de morceaux de pierres ». Encore un coup bas de Mengaux et Durandy, furieux du rétablissement des Pénitents Blancs. Lafont était décidément relégué aux oubliettes, mais non le souvenir qui a traversé les siècles des avanies infligées aux « Orgueilleux » (c'est le surnom qu'avaient accolé aux Guillemais leurs voisins envieux).

Il y avait alors quatre-vingts sujets sachant lire et écrire et une quarantaine d'écoliers en 1804, éduqués par un prêtre peu instruit après les années sans école de la République. Durant son mandat, le chirurgien Genesy ne put créer ni collège ni école de fille en raison des conditions onéreuses imposées par l'administration. L'argent d'ailleurs réservait l'instruction aux « gosses de riches ». Ainsi les futurs notables devaient gagner le collège de Puget ouvert

en 1805 par l'abbé Cottier, bien vite remplacé par des professeurs d'Etat, Leven et Decornis, sur ordre du sectaire Blanqui. Ils y rencontraient ses fils, Adolphe Blanqui, le futur économiste et Auguste Blanqui l'insurgé. Ils faisaient la consolation de ce lugubre époux, couvert de dettes par ses tentatives agricoles, malgré une fortune de notable national évaluée à 40.000 francs, avec 1500 francs de revenu. Avec cela, zélé autant qu'intègre, il reconnaissait maintenant en Guillaumes une des communes les mieux administrées de son arrondissement.

Malgré l'égalité apportée par la Révolution, les paysans portaient les plus lourdes charges, notamment une taxe par tête de bétail. Sur les bois communaux, la perspective de voir ouvrir des coupes au détriment de leur usage gratuit, fit reculer le préfet, mais non point Blanqui. La mairie le contourna en faisant payer les coupes aux étrangers et rétablit la taxe sur la transhumance qui d'ailleurs dégradait les chemins ; résultat : les troupeaux s'en furent ailleurs. L'autorité voulut aussi faire racheter les banalités du four et du moulin, bâtiments en fait sans origine féodale. Finalement en 1813, l'état s'empara de ces locations...

Restaient à la municipalité la location des places aux foires et marchés et l'adjudication du fumier sur le foirail au bord du Tuébi ; si celui-ci et ses barils d'engrais humain venaient à manquer, l'astucieux Fodéré, toujours lui, expliquait comment y remédier avec « *les jeunes pousses de buis, qu'on fait pourrir dans des fosses* ». Il évoquait ensuite les chapeaux fabriqués dans la région, les étoffes travaillées, « *la laine de Guillaumes, quatre pouces de long, crépue, fine et cassante* ». Il poursuivait avec le troupeau caprin « *devenu une nécessité et dont il est difficile de se passer malgré toutes les prohibitions* » : les autorités ne pouvaient rien contre les 450 chèvres et 300 ovins, si utiles aux pauvres paysans, jusqu'à leur fournir des « uirres », des outres de peau pour transporter le vin.



Le vin. Hélas trois parasites minaient la vigne, élevée en « coltura promiscua » sous les arbres fruitiers à côté des céréales en bordure des chemins :

1° : le « sphinx » qui ronge les racines,

2° : le « curcutaris » que l'on appelle ici « *la bègue* », lequel coupe à moitié les pampres,

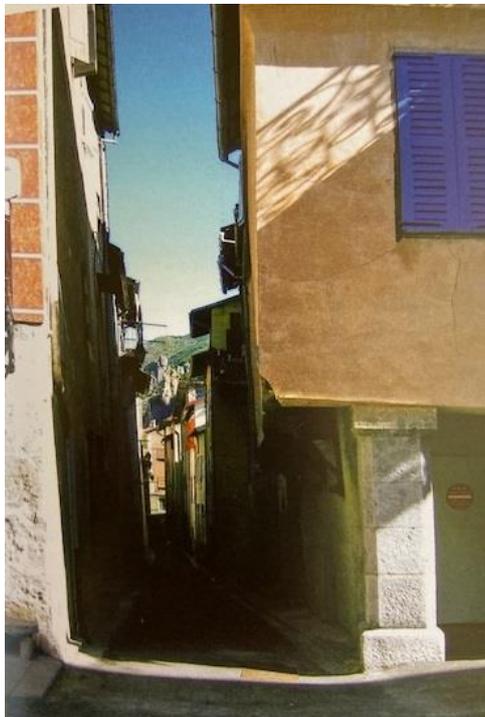
3° : le « scarabeus Melontotah » faisant périr entièrement la souche.

S'ajoutait à ces déboires l'exaspérante institution des « Droits Réunis sur les boissons » (loi du 5 ventôse an XIII), sans compter les récurrentes querelles de bornage et l'incurie des Ponts et Chaussées. Elle ne cessa qu'en 1807, avec les réparations à la digue de protection du Var, 1300 francs aux frais de la commune, le double du devis de l'an VI non suivi d'effet.

➤ CLOCHERLE AU VILLAGE

Revoici le docteur Lions. Né à Guillaumes le 27 février 1748, notable national, ex-président du canton, électeur de l'arrondissement, veuf, trois enfants, fortune de 120.000 francs. Un drôle de médecin : « *En soixante ans d'exercice, je n'ai trouvé que deux cas où la médecine soit venue au secours de la nature* ». Un joyeux luron, qui traversa tous les régimes avec indifférence.

Ce juge de paix débattait bien quarante affaires par an, même si celles de police relevaient du maire (ainsi François Genesy allant le 31 juillet 1811 à l'auberge Toche arrêter Jean-Baptiste Rancurel qui causait du trouble « *sans sa culotte que lui avait confisquée les gendarmes, bien qu'elle contînt six livres selon ses dires* »). Lions interdisait, le 15 mars 1808, « *de tirer désormais le moindre coup de feu dans la ville et ses abords immédiats* ». Curatelles, bornages, bien indivis, « *les habitants de la vallée de Guillaumes avaient le goût de la chicane* ». On relève des captations de sources, et même « *une obstruction de porte en élevant un mur* » (j'ai connu à Villars le même désagrément). Ces « *actes volontaires* », ces causes multipliées par « *ses enfants* » comme il disait, donnaient du grain à moudre au bon docteur, et parfois des occasions de rire : René Toche, refusant de couper les basses branches de son noyer, imagina d'abaisser le niveau du chemin ... et inonda le champ de son frère. Au bout de deux ans, il fut contraint par la loi d'élaguer son arbre bien-aimé. Dommages des troupeaux, querelles d'arrosage, bétail non livré ou non payé..., Lions jugeait l'habituel contentieux des communautés rurales.



Rue des Juifs (rue Raimond Bérenger. Photo CBR)

Les délits restaient rares, bagarres d'ivrognes, rixes de cabarets, peu de vols. Un meurtre cependant en 1809, un homme des Roberts étrangla sa femme pour épouser sa maitresse. Les gendarmes au grand bicorne, négligents et mal payés, le laissèrent filer. En revanche, ils aidèrent le maire et le juge à séparer le boucher cabaretier Rancurel du dénommé Etienne Toche « *qu'il cognoit avec force* ». La cassation aggrava sa peine.

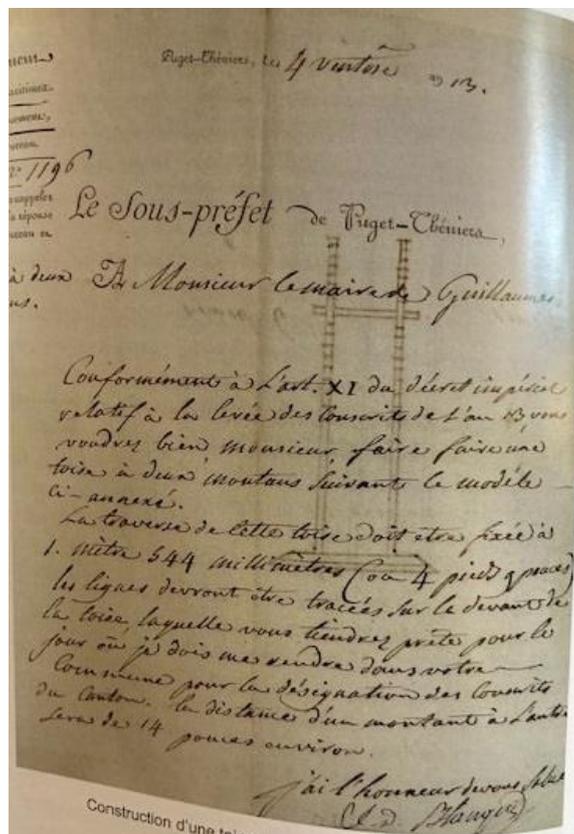
➤ LA MORT AUX TROUSSES

Pluies et grêles de juillet 1810 entraînèrent des récoltes médiocres. La démographie s'était relevée : 1200 âmes en 1812 (130 de plus qu'en 1804), malgré la guerre. Mais les prix montaient. Malgré le rétablissement du Mont de Piété et de sept lits à l'Hôpital Saint Jacques, les pauvres se multipliaient, une centaine en 1811, dont 12 mendiants, moins qu'en l'An X (70). S'ils ne mourraient pas de faim, c'était grâce aux distributions extraordinaires et aux soupes à la Rumford, philanthrope anglais qui avait épousé la veuve Lavoisier.

Le manque de riz, d'huile ou de grains ne datant pas de l'Empire, le mécontentement et l'hostilité populaire qui régnaient, relevaient d'une source plus profonde : la **CONSCRIPTION**.



Certains appelés, assez rares, avaient pris le maquis, mais en 1810 on envoya des garnisaires chez le père d'un déserteur. Celui-ci n'avait pu lui payer un remplaçant, privilège des riches. Tout le monde ne pouvait arguer comme Jean-Joseph Toche d'un « raccourcissement de sa jambe droite du fait d'une chute dans le Tuébi », ni comme le jeune ecclésiastique Léon Albert Genesy « d'une gêne respiratoire due à la pression d'un goitre allant jusqu'à la suffocation. » Merci à Fodéré, nous savons qu'il n'y avait point de crétins des Alpes à Guillaumes.



Consignes pour la construction d'une toise pour la conscription An XIII. Signature de Blanqui. (ADAM E 007/100-101)

Grâce notamment à la vaccination du médecin villarois Ribotti, « *ancien champion de boules à Turin* », de nombreux jeunes subirent la loi Jourdan et passèrent sous la toise dont Blanqui avait envoyé le dessin en l'an XIII : « taille moins de 4 pieds 9 pouces, 1m 544 ».

Nombreux conscrits, si l'on en juge par la LISTE DES MORTS : vingt, presque tous décédés de fièvres mal définies ou de maladies (rougeole, typhus, dysenterie, phtisie, gangrène ou tétanos), deux par suite de blessures, un disparu en 1814.

Lions Joseph, chasseur au 17^e Régiment d'Infanterie Légère, décédé de fièvre le 22.10.1807, à l'hôpital du St Esprit de Vérone,

Ginesy Jean-Dominique, chasseur au 17^e Régiment d'Infanterie Légère, décédé de dysenterie le 02.11.1807, à l'hôpital ambulancier de Magdebourg,

Baret Jean-Magloire, chasseur au 1^e Régiment d'Infanterie Légère, décédé de fièvre le 24.04.1808, à l'hôpital militaire de Vérone,

Olive Jean-Etienne, chasseur au 1^e Régiment d'Infanterie Légère, décédé de fièvre le 09.10.1809, à l'ambulance de la division Verdier (Armée de Catalogne)

Ravel Jean, fusilier au Bataillon Franc (Armée d'Italie), décédé de fièvre le 23.10.1809, à l'hôpital civil de Bologne,

Ginesy Gilles, chasseur au 1^e Régiment d'Infanterie Légère, décédé de fièvre le 28.10.1809, à l'hôpital militaire des Atarazanas, Barcelone,

Guydoit, fusilier au 93^e de ligne, décédé de fièvre le 24.02.1810, à l'hôpital militaire sédentaire d'Alexandrie (Italie),

Toche Jean-Baptiste, chasseur au 14^e d'infanterie légère, décédé de ses blessures le 07.06.1810, hôpital de Mantoue,

Liautaud Joseph, chasseur au 18^e d'infanterie légère, décédé de fièvre le 08.08.1812, à l'hôpital civil d'Antibes,

Durandy, chasseur au 18^e d'infanterie légère, décédé le 04.11.1811 à Cannes

Toche Jean-André, chasseur au 1^e d'infanterie légère, décédé de cachexie scorbutique avec épanchement scorbutique et diarrhée, le 08.12.1811, à l'hôpital militaire sédentaire d'Alexandrie,

Pons Jean -Joseph, fusilier dans la 26^e Cohorte de la Garde Nationale, décédé le 17.02.1813, à l'hôpital sédentaire de Cannes,

Benoit Jean-Joseph, canonnier de 2^e classe au Régiment à pied de la Jeune Garde, décédé de fièvre ou phtisie pulmonaire, le 31.08.1813, à l'hôpital des Ecoles à Glogau (Allemagne)

Toche Joseph-Etienne, fusilier au 35^e de Ligne, décédé par suite d'un coup de feu au genou gauche à l'hôpital du St Esprit à Vérone

Piche Jean-Baptiste fusilier au 156^e de ligne, décédé de fièvre le 01.01.1814, à l'hôpital militaire d'Hubertsbourg (Saxe),

Boney Jean-Joseph, soldat au 13^e de ligne, décédé de rougeole le 04.02.1814 à l'hôpital militaire sédentaire d'Alexandrie,

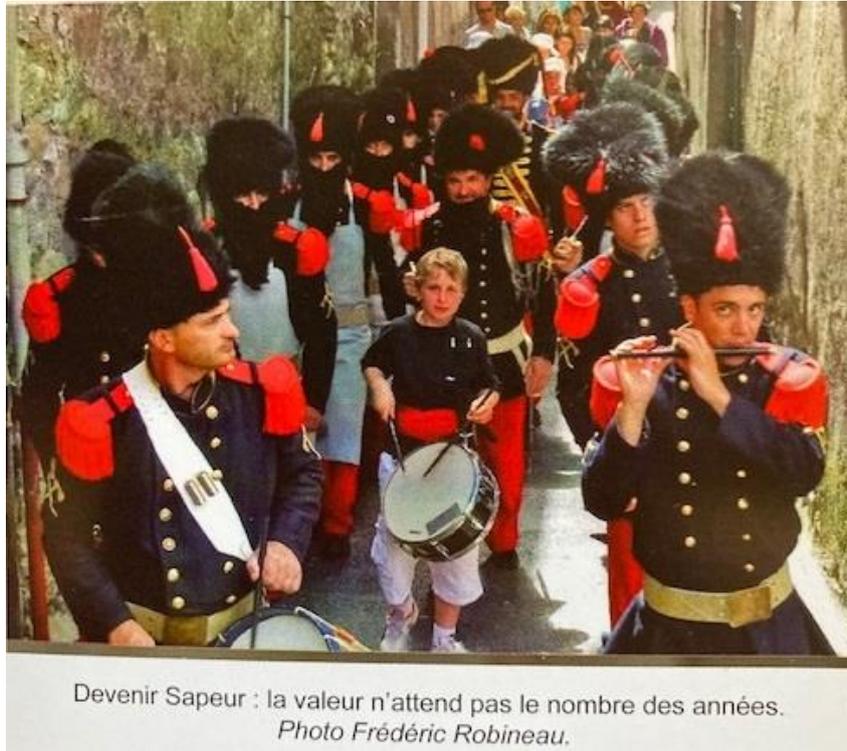
Lions Joseph, 2^e sapeur au 1^e bataillon de Sapeurs, décédé de typhus le 19.04.1814 à l'hôpital militaire sédentaire d'Alexandrie, (C'EST LA PREMIERE MENTION DES « SAPEURS DE L'EMPIRE »)

Richerme Pascal fusilier au 35^e d'infanterie légère, décédé de fièvre le 18.05.1814, à l'hôpital militaire sédentaire d'Alexandrie, Ce Marie-Louise « de la dernière réquisition », parti en 1814, disparu entre 1814 et 1815 (attestation

des Consuls de Guillaumes du 18 janvier 1816), mourut vraisemblablement en 1814 puisque le Comté était redevenu sarde ; mais peut-être était-il resté au service de la France.

Ainsi se clôt la liste catastrophique des Guillemains essaimés par l'Europe... Leur nombre (le quatrième contingent du département pour une population de 1200 habitants) évoque une conscription abondante, et une moindre désaffection pour l'Empire qu'en d'autres communautés.

➤ LES SAPEURS DE L'EMPIRE



D'autres, plus nombreux, revinrent au pays, déniaisés par leurs campagnes. Deux au moins nous sont connus :

Charles Félix Brun, qui reçut, le 21 avril 1810, 100 francs pour épouser Marianne Toche (décret du 25 mars en faveur d'un soldat par canton). Blessé, il fut réformé avec une pension de 125 francs.

Robert, un Vieux de la Vieille, vingt ans de guerre, laissa aux siens une étoffe brodée, aujourd'hui au Musée de Guillaumes : « 139^e régiment d'infanterie, Kaiserlautern 1794, Lützen 13, Bautzen 13 ».

Ces deux-là, et d'autres, comme l'aïeul villarois rescapé de Russie (Honoré Audoly), gardèrent « *toujours une pensée affectueuse pour l'Empereur* ». Car beaucoup revinrent, étrillés mais vivants, jusqu'en 1815 (1), et 1816 (« encore cinq soldats »), accueillis par le curé Autheman et le syndic Pierre Lions, fils du médecin.

Ces revenants, **J.E Raybaut**, conscrit de 1811, **JJ. Gilloux** et bien d'autres partis en 1814, conservèrent ce souvenir dans le silence et l'affection sous la Monarchie sarde restaurée. Ils décidèrent d'aller en procession chaque 15 août à la chapelle Notre-Dame du Buyei. Le 16 août 1816, le syndic rappelait au gouverneur que « *nombres d'habitants prennent les armes pour assister à la procession général (sic) qui se fait en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie, patronne de la ville* ».

A la Bravade allait peu à peu s'incorporer une signification nouvelle avec ce vœu de 1814. Les survivants conserveront quarante-cinq ans leurs vieux uniformes, qui se moderniseront après 1860 selon la mode du Second Empire. Guillaumes retrouvait « *la patrie de ses origines et aussi de son cœur à L'Empire* ».



L'hommage de Guillaume à Napoléon

La municipalité de Jean-Paul David, réfutant notre époque d'effacement et d'oubli de notre culture, en installant un buste de l'Empereur, a inscrit l'hommage de Guillaume à Napoléon. Car, comme l'a écrit Madame de Staël, « *la raison seule préserve des périls* ».

* * *

ARCHIVES

Arch. Com. Guillaume : Etat-Civil ancien ; GG 98 ; D2, ID 3, IQ 2 ; Archives Dauthier

ADAM : E 007, E 100 1H1 et L 37

Sous-série 1B

Série Q : 1Q, 01Q0011 et 0269

Rapport de Balan, An VI

T39 : Statistique de Foderé

3V Cultes, Guillaume

Bibliothèque de Cessole : Manuscrit de Bonifassy

SHD Vincennes

Dossiers généraux 1791-47 : Laffon, Maron

Registres Xy20, Xw99, Xb242

Archives .du Génie, Paris : Plan de Guillaume

BIBLIOGRAPHIE

ANDREIS Denis : Le traité franco-sarde de 1760, origines et conséquences, Mémoire de maîtrise, Centre d'enseignement et de recherche des lettres et sciences humaines, Nice 1971

BOURRIER-REYNAUD C. et M. : Histoire de Guillaume, De Guillaume le Libérateur aux Sapeurs de l'Empire, Nice, Lou Savel /Serre 2012

CAUVIN François, GAZIELLO François : Niçois morts pour la France, in Nice Historique 1969, n°3, p.65-75

COMBET Joseph : La Révolution dans le Comté de Nice et la principauté de Monaco 1792-1800, Paris, librairie Felix Alcan 1925

DAVID Jean-Paul : La fête du 15 août à Guillaume, in l'Empire et le Comté de Nice, Nice, imprimix / Conseil Général 1980

KREBS Léonce et MORIS Henry : Campagnes dans les Alpes pendant la Révolution, D'après les Etats-Majors français et autrichien, T.1 1792-1793, T.2 1794-1795, Paris, Plon et Nourrit 1891 et 1895

LIAUTAUD René : Le Val d'Entraunes durant la Révolution et l'Empire, in Nice Historique 1994, n°3, p.87-94

MAUREL Blandine : La vie à Guillaume durant la Révolution et l'Empire, 3 volumes Thèse de doctorat d'état en droit, Faculté de Droit et de Sciences Economiques De Nice 1974

TISSERAND Chanoine Etienne : Histoire de la Révolution française dans les Alpes-Maritimes. Nice 1878

Rencontre Bonaparte-Berthier à Antibes : le mystère de l'auberge « Agarrit »

Par Jacques DIMIEZ

Dans la soirée du vendredi 25.03.1796, (5 Germinal An IV), face aux remparts d'Antibes, une berline se présente au niveau de la porte royale, rebaptisée « Porte de France ». A bord, se trouvent deux hauts personnages : l'ordonnateur en chef des finances de l'armée d'Italie, M. Chauvet, et le général Bonaparte, ci-devant général en chef de l'armée d'Italie. Deux aides de camp sont à leurs côtés : Andoche Junot, et le lieutenant d'artillerie Louis Bonaparte. Les gardes s'empressent de laisser passer la diligence de poste qui pénètre dans la vieille ville, et s'arrête devant l'Auberge « Agarrit ». Sur le pas de la porte, un homme arrivé dans cette auberge le 23.03.1796, accueille Bonaparte et sa suite : il s'agit de Louis-Alexandre Berthier, général de division à l'armée des Alpes, qui vient d'être nommé chef d'Etat-major de l'armée d'Italie.



C'est dans une arrière salle de cette auberge d'Antibes que Bonaparte a rencontré pour la première fois le général Berthier. Il a 27 ans ; Berthier, né le 20.11.1753, en a 43. Cette entrevue, qui prendra très vite l'aspect d'une réunion d'état-major, va bouleverser la vie des deux protagonistes et être à l'origine d'une collaboration unique dans l'histoire militaire, collaboration qui durera 18 années. Bonaparte a trouvé son double, certains diront « son ombre », celui qui sera capable de traduire sa pensée stratégique, par la rédaction d'ordres manuscrits, ciblés et coordonnés, transmis par des estafettes aux généraux. Berthier sera l'homme qui centralise les ordres de Bonaparte et qui les transmet aux troupes sur le terrain.

1. NECESSITE D'UN NOUVEAU COMMANDEMENT A L'ARMEE D'ITALIE

Le général Schérer, commandant en chef de l'armée d'Italie, épuisé, découragé, replié sur ses positions défensives, écrit régulièrement au Directoire depuis des mois [1], pour relater la stagnation de son armée, le manque de discipline, le dénuement et les souffrances, « *au-delà de l'imagination* », endurées par ses troupes ; peu de vivres, peu de viande, du pain rassis, pas de vêtements, des chaussures en paille tressée, pas assez de chevaux et de mulets, et peu de foin...

- **Les prix des approvisionnements ont flambé alors que les soldats ne perçoivent plus leur solde depuis des semaines...**

Chaque jour voit son lot de déserteurs et Schérer craint plus que tout, des mutineries. Il ne cesse de demander des moyens de toutes natures. Dans une missive au Directoire en date du 06.01.1796 [1], Schérer, âgé de 50 ans, sollicite qu'on « *nomme à ses côtés un général divisionnaire sur les talents duquel il puisse compter pour le suppléer et le seconder* ». Il cite nommément le général Berthier, chef de l'état-major de l'armée des Alpes, dont il connaît les qualités, les capacités et les talents militaires. Notons que Masséna attestera [1] que Schérer avait connaissance des efforts de Buonaparte auprès des Directeurs, visant à le remplacer à la tête de l'armée d'Italie...

- **Dans une lettre en date du 25.01.1796 [1], Schérer quémante à nouveau de l'aide.**

Il termine sa supplique par ces mots : « *C'est à vous, citoyens Directeurs qu'il appartient de remédier aux maux de l'armée, de lui porter les secours qu'elle a droit d'attendre, et que je ne cesse de solliciter depuis que vous m'avez confié le commandement de cette armée.* » La fin de son courrier prend une allure prophétique : « *Citoyens Directeurs, si vous trouvez un homme plus capable que moi, par son énergie, son courage et ses ressources, de secourir et de diriger cette armée, envoyez le de suite, et confiez lui, sans balancer, le fardeau pénible d'un commandement que je n'ai point cherché.* » Pour les membres du Directoire exécutif, dans l'incapacité de porter secours à l'armée d'Italie, le général auquel Schérer fait allusion correspond traits pour traits, au jeune général Buonaparte, qui intrigue à Paris auprès des Directeurs, et qui, contre toute attente, prône la reprise immédiate de l'offensive en Italie. De surcroît, il se dit disposé à entrer en campagne sans délai. Manifestement, Buonaparte pressent les ressources de cette jeune armée. Comme l'écrira Stendhal : « *Rien n'égalait la misère de l'armée que son extrême bravoure et sa gaieté.* »

- **Devant l'insistance du général en chef, le 19.01.1796, Carnot adresse une recommandation offensive à Schérer [5] :**

« *Il n'y a pas d'argent... Trouvez donc le moyen de vous en passer ou d'en prendre là où il y en a... L'abondance est derrière une porte qu'il s'agit d'enfoncer...* ». Confronté au plan d'invasion de l'Italie finement conçu par Buonaparte deux ans plus tôt, en mars 1794, Schérer répond cavalièrement à Carnot : « *Que celui qui l'a conçu vienne l'exécuter !* ». Les Directeurs vont le prendre au mot ! Buonaparte connaît par cœur la topographie des Alpes-Maritimes.

- **Le 02.03.1796, Buonaparte est officiellement nommé général en chef de l'armée d'Italie. Le même jour Berthier est promu chef d'état-major sous les ordres de Buonaparte.**

L'ordre de marche remis à Buonaparte le 06.03.1796 par Carnot, est clair : battre les piémontais pour les repousser sur Turin, puis chasser les Autrichiens vers Milan ; enfin, conclure au plus tôt une paix glorieuse et durable. Au passage, il s'agit d'équiper et de nourrir l'armée d'Italie sur l'habitant, de lever de fortes contributions financières sur le pays et de remplir par tous les moyens, les caisses vides du Directoire.

- **Un fait intercurrent : le mariage précipité de Buonaparte**

Avant de partir en urgence prendre son commandement à Nice, Buonaparte pris dans un tourbillon d'agitation, signe un contrat de mariage avec Joséphine le 08.03.1796 ; le mariage se déroule à Paris le 09.03.1796, à neuf heures du soir, en la mairie de la rue d'Antin. L'anneau nuptial apporté par le marié est une petite bague en saphir. A l'intérieur il a fait graver les mots : « *Au Destin* »

- **Un long voyage programmé vers Nice**

Le 11.03.1796 au soir, Buonaparte quitte Paris et prend la route vers son quartier général de Nice. Les étapes de ce long voyage d'une quinzaine de jours, ont été organisées en hâte, mais en détails, avec ses aides de camp. Il est prévu que Berthier le rejoigne à Antibes. Dans la diligence de poste, son humeur est sombre ; sa séparation de Joséphine est vécue comme un arrachement. Il lui écrit des billets passionnés. Ses compagnons de voyage, conscients de ses tourments d'amoureux et du poids de ses nouvelles responsabilités militaires, s'astreignent à respecter le silence.

Ils perçoivent l'ambivalence de la situation du général : Buonaparte est à la fois un amant déchiré, mais il est parallèlement transporté par une exaltation à l'idée de remporter de grandes victoires en Italie contre l'Autriche et le Piémont, avec une armée de la République composée de 28.000 soldats démunis, affamés et déprimés.



2. Malle poste au relais

La voiture de poste fait halte aux différents relais : Fontainebleau, Sens, Troyes, Châtillon. Elle est à Chanceaux en Côte d'or le 14 à 18h00. Puis elle passe à Villefranche-sur-Saône le 16, à Lyon, Valence... Lors des étapes, Buonaparte en profite pour écrire à Joséphine. Il est à Marseille du 20 au 23, avec ses compagnons. Il décide de prendre avec lui à l'armée d'Italie, l'adjutant général Leclerc qui commande la place. Il rend visite à sa mère et à ses sœurs le 23.03.1796 et leur apprend son récent mariage avec Joséphine. Puis le 24, il poursuit le voyage vers Toulon. La longue route est jalonnée de lettres écrites de sa main. A Toulon le 24.03.1796, il rencontre les autorités navales et son ami, le capitaine de vaisseau Decrès, qu'il a bien connu à Paris et qu'il tutoyait ; le futur contre-amiral est frappé par le profond changement intervenu dans la stature et dans l'attitude du général en chef de l'armée d'Italie qui marque désormais ses distances et sa nouvelle autorité, et qui force le respect.

- **Quand « Buonaparte » devient « Bonaparte »**

Après son départ de Marseille vers Toulon, le 24.03.1796, Buonaparte a décidé de signer ses courriers « Bonaparte ». Maintenant qu'il est marié et qu'il a acquis un statut de respectabilité, il a décidé d'adopter l'orthographe à la française de ses nom et prénom. Le 25 mars au matin, il quitte Toulon et atteint Antibes à la tombée de la nuit.

2. BONAPARTE EST PRECEDE PAR SA REPUTATION SINGULIERE

Dans les Etats-majors et les salons, Bonaparte est précédé de nombreux propos méprisants, qui ont de toute évidence été colportés aux oreilles de Berthier et de Schérer. Il est habituellement décrit par « l'intelligentsia parisienne » comme un petit provincial corse, issu de petite noblesse, un gringalet chétif de 26 ans, au teint terreux, surnommé « *capitaine canon* » depuis le siège de Toulon, un petit général intrigant qui a fait tirer sur la foule, affublé depuis du surnom de « *général vendémiaire* » et qui doit sa promotion fulgurante à son mariage in extremis avec l'ancienne maîtresse de Barras. Bref un « *général d'alcôve* »... que Joséphine trouvait simplement « drôle » au début de leur relation...

La fille de Joséphine, Hortense de Beauharnais, dont on connaît la distinction aristocratique, rencontrant Bonaparte pour la première fois, dira plus objectivement qu'il « *parlait avec feu* », que « *sa figure était belle, fort expressive, mais d'une pâleur remarquable.* »

Ceux qui l'ont approché attestent que Bonaparte était ardent, qu'il possédait à un rare degré l'art de convaincre. [1] En définitive, ils ont compris que Bonaparte, « *on le laisse parler* », et qu'il est un fin lettré cultivé, qui a dévoré les livres de géographie et d'histoire de l'Antiquité et qui possède tous les registres de l'expression orale, pouvant être tour à tour simple, raisonneur, cassant, autoritaire, impérieux, ironique, et séduisant...

Au-delà de ces nombreuses opinions, pour la plupart méprisantes, les quatre généraux divisionnaires qui rencontreront Bonaparte en présence de Schérer le 27.03.1796 à son arrivée à l'état-major de Nice, changeront vite d'avis. Masséna (41 ans), Sérurier (54 ans), Laharpe, Augereau (39 ans)..., témoigneront de l'étonnante compétence de Bonaparte, de ses capacités de mémorisation inouïes, de son sens de l'autorité et de son intelligence tactique. Notamment, Masséna déclarera après la première rencontre : « *Ce petit bougre de général m'a fait peur ; je ne puis comprendre l'ascendant dont je me suis senti écrasé au premier coup d'œil.* »

Ce que la plupart ne peuvent deviner c'est que ce « petit général » au charisme autoritaire, qui déjà parle comme César, écrit à son épouse, tous les jours, voire plusieurs fois par jour, des billets d'une tendresse passionnée.



3. Buonaparte. avant mars 1796
Nationale Gallery



4. Buonaparte par Bacler d'Albe.
Musée national de la Malmaison

3. PREMIERE RENCONTRE DE BONAPARTE ET DE BERTHIER A L'AUBERGE « AGARRIT » D'ANTIBES

Devant l'auberge « Agarrit » d'Antibes, Bonaparte descend de la voiture : De cette première rencontre, peu de chose nous est connu. Bonaparte salue le Général Berthier d'un bref : « *Mes respects citoyen général !* »

- **La physionomie de Bonaparte** est probablement peu différente de celle décrite par Miot de Melito [7], ministre plénipotentiaire de la République près le grand-duc de Toscane, lorsqu'il le rencontra à Milan après les premières victoires.

Miot, fin diplomate, observateur, écrira avoir été mis en présence d'un « *homme qui ne ressemblait pas aux autres* » et qu'il fut « *frappé de l'étendue et de la profondeur des vues militaires et politiques qu'il indiquait* ». Il précisait qu'à l'époque « *son parler était bref et ... très incorrect.* » et il ajoutait : « *Je fus étrangement surpris de son aspect. Rien n'était plus éloigné de l'idée que mon imagination s'était formée. J'aperçus un homme d'une taille au-dessous de la taille ordinaire, d'une extrême maigreur. Ses cheveux poudrés coupés d'une manière particulière et carrément au-dessous des oreilles, tombaient sur ses épaules... il portait a son chapeau une plume tricolore. Au premier abord la figure ne me parut pas belle, mais des traits prononcés, un œil vif et inquisiteur, un geste animé et brusque décelaient une âme ardente, un front large et soucieux, un penseur profond.* »



Bonaparte a su, dès le siège de Toulon, qu'en complément des écrits relatant ses exploits, c'est son effigie qui assurerait sa popularité.

Les premiers portraits, (dont celui détenu par la Nationale Gallery), et celui de Louis Bacler d'Albe, (tous deux probablement inspirés du tableau de Gros de Bonaparte au pont d'Arcole) (*), révèlent un visage osseux, émacié, jaune, certains diront « *maladif* ».

5. Bonaparte par Dutertre. Musée Carnavalet

Selon l'analyste Jérémie Benoît, le portrait de Bacler d'Albe est assurément un des portraits les plus ressemblants du futur empereur, très intéressant par la psychologie qu'il révèle : « *on y découvre un Bonaparte au regard aigu, à la fois vif et réfléchi, presque défiant, très intériorisé* ».

- **La physionomie de Berthier, telle qu'elle est décrite, n'est guère plus flatteuse.**

A la suite de la Duchesse d'Abrantès, qui dresse un portrait effrayant de Berthier, nombre d'historiens se plairont à répéter que Berthier est « *petit* » et « *contrefait* », avec « *une grosse tête où tout est classé avec méthode* » [5 & 6]. Pourtant, loin des appréciations cruelles de la Duchesse (mains laides, ongles rongés, bredouillage dans l'expression orale, un bras plus court que l'autre...etc.) [12], les portraits dont nous disposons reflètent chez Berthier une distinction naturelle et une prestance aristocratique. Bonaparte, qui d'un regard jauge un homme, n'a pu s'y tromper : il a devant lui un homme dont l'assurance et les bonnes manières caractérisent un « *homme de qualité* » de l'Ancien Régime : il l'appellera volontiers, sans vouloir le blesser, « *L'homme de Versailles* » [18].



6. Louis Alexandre Berthier par Andrea Appiani (1754-1817)



7. Louis Alexandre Berthier en tenue de grand veneur par Jacques-Augustin Pajou (1808)

Chacun s'accorde sur sa bonté d'âme et sur sa modestie sans qu'il n'ait jamais un mot blessant pour ses subalternes [12]. Peut-être Louis-Alexandre Berthier boite-t-il encore quand il se présente devant Bonaparte, car, lors d'une tournée d'inspection à l'armée des Alpes, le premier janvier 1796, [22], il s'est brisé la jambe gauche, son cheval s'étant abattu sur le sol verglacé ; Berthier a été hospitalisé plusieurs semaines à Grenoble.

Il a profité de ce repos forcé pour rédiger un Mémoire adressé au Directoire, « *Sur les principes d'organisation d'un état-major* » [22]. Bonaparte a pris connaissance de ce Mémoire. Il sera frappé par leurs convergences de vue, par la rigueur de l'analyse et des options de Berthier. Il aura connaissance, par ailleurs, de l'excellente réputation dont Berthier jouissait auprès des généraux en chef des armées. [22]

- **Destiné à la carrière militaire, Louis-Alexandre Berthier a bénéficié d'une éducation soignée.**

Son père Jean-Baptiste a été anobli par Louis XV et a accédé par lettres patentes à la noblesse héréditaire. Studieux, intelligent, fort en mathématiques, son fils aîné Louis-Alexandre est reçu à l'École royale du génie de Mézières en 1764 et devient, comme son père, ingénieur-géographe à l'âge de seize ans. Il participe à la guerre d'indépendance américaine sous les ordres du marquis de La Fayette, y gagnant le grade de colonel en 1778. Au début de la Révolution française, il est major général de la garde nationale de Versailles. Il a assumé successivement les fonctions de chef d'état-major de Rochambeau, de La Fayette, de Luckner, puis du Duc de Biron en Vendée et de Kellermann dans les Alpes. Lorsqu'il rencontre Bonaparte à Antibes, sa carrière passée est éblouissante...

- **Personne ne conteste la nomination de Berthier comme chef d'état-major de l'armée d'Italie.**

Les anciens supérieurs de Berthier lui reconnaissent les qualités d'un remarquable chef d'état-major. Il a indéniablement les connaissances et l'expérience du service d'un état-major et fait preuve d'une compréhension remarquable de la mobilité des unités. Sa formation d'ingénieur-géographe lui permet d'avoir un aperçu précis des reliefs et du terrain. Rigoureux, perfectionniste, infatigable, courageux, il a, plus que tout autre, le don de transcrire lisiblement et avec clarté les ordres du général en chef et de les transmettre avec rapidité et efficacité pour leur application immédiate sur le champ de bataille. Il dispose pour cela d'une noria d'estafettes. « *Homme de devoir et d'honneur, il est exigeant envers lui-même et peu disposé à se laisser maltraiter.* » [22]

- **Les témoins ont pu attester que, dès leur première rencontre, le courant est passé entre Berthier et Bonaparte.**

Les deux hommes, bien que de milieux et de cultures différentes, ont tout à gagner dans cette campagne d'Italie. Leur accord est jugé parfait. Ils ont une approche complémentaire de la topographie, l'un comme artilleur, l'autre comme géographe [12]. Ils parcourront ensemble inlassablement les champs de bataille pour concevoir les plans d'attaque. Berthier sera l'homme qui va permettre à Bonaparte de le débarrasser des détails, de le comprendre au premier mot et au besoin d'affiner sa pensée. Comme l'écrira le général Thiébault, dans les faits, « *personne ne pouvait mieux convenir au général Bonaparte, même qu'aucune fonction ne convenait mieux au général Berthier, dont l'éducation, la carrière et le zèle avaient fait un militaire distingué, mais dont la nature n'avait pas fait un homme de guerre* ».

- **Alexandre Berthier a la fausse réputation de ne pas savoir mener une armée.**

En ce sens, Miot de Mélito, ami d'enfance versaillais de Berthier, rapportera la question que lui a posée Bonaparte à Bologne le 4 Messidor An IV (22 juin 1796) :

« *Est-ce que vous croyez, comme tant de monde, et comme je l'ai lu dans les gazettes du pays, que c'est à Berthier que je dois mes succès, que c'est lui qui dirige mes plans et que je ne fais qu'exécuter les desseins qu'il me suggère ?* ».

A cette question abrupte, Miot répond : « *Nullement..., je le connais assez pour ne pas lui attribuer ce genre de mérite qu'il n'a pas. S'il l'avait, assurément, il ne vous en céderait pas la gloire.* »

« *Vous avez raison* » répliqua Bonaparte agacé : « *Berthier n'est pas capable de commander un bataillon...* »

Bonaparte reprenait là les opinions péjoratives communément émises sur les capacités militaires « limitées » de Berthier... Mythe ou réalité ?

On lui reprochait communément, en sa qualité d'ancien maréchal de camp dans l'armée de Louis XVI, de ne pas être à la hauteur et « *d'ignorer l'art de la guerre que doit posséder un officier de son grade* ». [10]

- **Les éloges de Bonaparte envers Louis Alexandre Berthier**

D'emblée, Bonaparte a jugé les qualités de celui qu'il appellera son « *frère d'armes* ». Un mois et demi plus tard, dès le 06.05.1796, Bonaparte écrira au Directoire exécutif : « *Berthier = talents, activité, courage, caractère, tout pour lui !* » Beaucoup plus tard, dans une autre lettre adressée au Directoire en date du 18.10.1797 [12], Bonaparte explicitera encore plus longuement les qualités exceptionnelles de Berthier : « *Le général Berthier dont les talents distingués égalent le courage et le patriotisme, est une des colonnes de la République comme un des plus zélés défenseurs de la Liberté. Il n'est pas une victoire de l'armée d'Italie à laquelle il n'ait contribué. Je ne craindrais pas que l'amitié me rendît partial en retraçant les services que ce brave général a rendus à la patrie, mais l'histoire prendra ce soin, et l'opinion de toute l'armée fondera ce témoignage de l'Histoire.* » [1]

- **Ainsi, Berthier sera l'un des principaux collaborateurs de Napoléon. Il participera à toutes les campagnes de l'Empire, sauf la dernière.**

Il s'y confirmera comme un officier de talent, « *zélé et assidu* » [19], doté d'une grande capacité de travail et d'une compréhension intuitive des intentions de l'Empereur. Devenu, comme l'écrit Thierry Lentz, le « *chef de la salle des machines des armées de Napoléon* » [19], Berthier va assumer la fonction de gestionnaire, rédacteur de milliers d'ordres et le chef d'une administration regroupée et rigoureuse.

- **Napoléon couvrira Berthier d'honneurs, de titres, de revenus, de propriétés.**

Il marquera généralement son respect envers lui. Ainsi devant Miot il déclare un jour à Talleyrand : « *... je ne sais pourquoi je m'amuserais à l'aimer, et cependant, au fond, je crois que je ne suis pas tout à fait sans quelque penchant pour lui.* » Talleyrand répliqua alors avec lucidité : « *Si vous l'aimez, savez-vous pourquoi ? C'est qu'il croit en vous !* » [7]

- **Bonaparte ne reconnaîtra que peu de défauts à Berthier** ; mais au cours de cette première campagne d'Italie, Berthier étant tombé passionnément amoureux et de manière durable d'une femme mariée de Milan, mère de deux enfants, la « *Marquise Visconti* », Bonaparte lui reprochera sa conduite et le taquinera, d'un air moqueur et amusé. Il se contentera de la surnommer : « *la Bêtise à Berthier* ». Devenu Empereur, Napoléon, s'emploiera à rompre l'idylle et s'empressera de le marier en 1808 (à l'âge de 55 ans), à Elisabeth de Bavière-Birkenfeld, nièce du roi Maximilien-Joseph.

4. 26.03.1796 AU MATIN : SECONDE CONCERTATION ENTRE BONAPARTE ET BERTHIER DANS L'AUBERGE AVANT LEUR DEPART VERS NICE

Dans la matinée du samedi 26.03.1796, Bonaparte et Berthier se concertent à nouveau dans l'auberge « Agarrit ». Avant de partir vers Nice, ils dressent un état des lieux. Ils disposent des principes du Mémoire de Berthier, plan préétabli de la future organisation de l'état-major de l'armée d'Italie.

Ils décident que, dans l'immédiat, les généraux et adjudants-généraux employés à l'état-major de Schérer, poursuivront leurs fonctions. Cela aura le mérite d'essayer d'apaiser d'emblée les esprits... En fait, l'Etat-major de l'armée d'Italie comprend : 28 officiers, 7 adjudants-généraux, 13 adjoints, avec pour Berthier : 2 adjoints à l'état-major général et 2 aides de camp disposant chacun d'un adjoint. Aux 4 services existants, Berthier en ajoutera un 5ème, le service topographique, attribué à son jeune frère Léopold... [9]

En début d'après-midi, Bonaparte prend la route de Nice accompagné par Berthier [12] et par ses aides de camp. Ils arrivent ensemble à Nice à 19 heures [10]. Bonaparte loge au quatrième étage de la « *maison Sauvaigo* », dénommée de nos jours « *Palais Hongran de Fiano* », sis 4 rue Saint-François de Paule. (**)

Le 29.03.1796, Schérer se retire dans sa famille à Beaune, après avoir remis à Junot les notes de service et ce qui reste de la caisse de l'armée d'Italie.

Sans perdre une minute, le 02.04.1796, Bonaparte et Berthier quittent Nice, pour rejoindre l'armée en marche vers l'Italie. Le recensement des troupes a apporté de bonnes nouvelles : les effectifs de l'armée d'Italie s'élèvent sur le papier à 6 divisions : 52000 fantassins, 3500 cavaliers, 5300 artilleurs et sapeurs [9]. C'est probablement loin de la réalité...



8. Le départ de Nice de l'Armée d'Italie début avril 1796, par Pierre Comba (Musée Masséna)

Miot [7] aura son second entretien avec Bonaparte dans son nouveau quartier-général, le 05.06.1796, au milieu de sa cour. Il aura cette appréciation : *« Tout avait plié devant l'éclat de ses victoires et la hauteur de ses manières. Ce n'était déjà plus le général d'une République triomphante, c'était un conquérant pour son propre compte, imposant ses lois aux vaincus. »* [7]



8bis. Général Buonaparte. Collection privée

Berthier a bénéficié de l'estime de Napoléon. Il a eu le privilège de débattre des questions stratégiques directement et au jour le jour avec lui. Leur relation jusqu'alors exemplaire s'altéra lors du déclenchement de la campagne de Russie puis lors de la décision de marcher sur Moscou, enfin lors de la campagne de France.

La rupture se concrétisa lorsque Berthier se rallia avec empressement à Louis XVIII en 1814. Lors des campagnes de 1812 et 1814, Napoléon aura parfois des mots très durs à l'encontre de Berthier notamment dans le Mémorial de Sainte-Hélène, mettant essentiellement en doute ses capacités, sur fond d'agacement et de rivalité d'idées...

Le plus grand hommage que rendra Napoléon à Berthier sera prononcé par l'Empereur sur le champ de bataille de Waterloo : « *Si Berthier était là je n'aurais point ce malheur !* » Effectivement quel aurait été le sort de la bataille si, comme à leur habitude, l'Empereur et Berthier avaient pu parcourir le futur champ de bataille et en étudier les défenses et les reliefs la veille de la bataille ?

5. L'ADRESSE DE L'AUBERGE « AGARRIT » D'ANTIBES EST INCONNUE

La rencontre entre Bonaparte et Berthier le 25.03.1796 a eu une portée considérable sur l'épopée napoléonienne, sur la conduite logistique des armées et sur leurs formidables succès. Cette rencontre d'une importance primordiale est pourtant largement méconnue dans la ville d'Antibes. **Rien n'indique où la rencontre s'est déroulée** :

- **Aucune plaque commémorative ne désigne le lieu où se situait l'auberge.**
- **Aucune rue de la ville ne s'appelle « rue de l'auberge Agarrit »...**

Pourtant, les historiens ne se privent pas de donner un nom à cette auberge, ou même trois noms sensiblement différents selon les auteurs : « Agarrit », « Agarrat » ou « Agarat »

Par exemple :

- *L'auberge est dénommée « Agarrit » par la plupart des auteurs de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, notamment Roger Lappini [2], Louis Garros et Jean Tulard [3] & [4], Philippe Bornet [12], André Castelot [5] & [6]...*
- *D'autres tels Edouard Gachot [10], Albert Schuermans [11] et A-W Sherower [13], Frédéric Hulot [9] & [28], retiennent la dénomination « d'Auberge Agarrat »...*
- *Enfin, moins nombreux, d'autres historiens tels Henry d'Estre [16] et Henri Dufestre [17] évoquent l'Auberge « Agarat » avec un seul « r »...*

Aucun des historiens ne précise le siège de l'auberge ; aucun ne délivre un quelconque indice pour la situer dans la ville d'Antibes.

En 1796, Antibes est une place de guerre et de casernement, aux rues étroites et peu nombreuses. La ville ne semble pas disposer de nombreuses auberges, encore moins d'hôtels. Elle est encerclée de hauts remparts et comporte seulement 5000 habitants (y compris les centaines de militaires assurant sa défense). Les déplacements des voitures, des charrois et des convois militaires sont rendus difficiles en raison des croisements de rues à angles droits. C'est le cas pour les trois principaux axes Sud-Nord depuis la place nationale, constitués des trois rues en étoile : la « rue de la Poste », la « rue des Blancheries » et surtout la « rue Neuve ». (cf annexe plan cadastral de 1814)

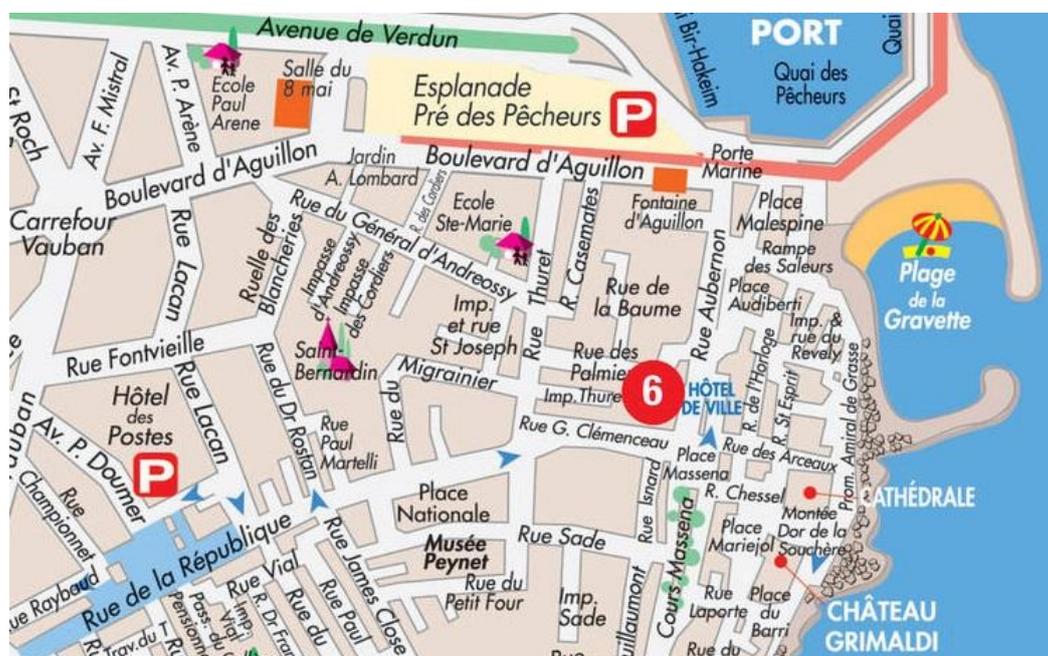
Les changements des noms des rues d'Antibes compliquent considérablement les recherches :

- *La « rue Neuve » baptisée sous la Révolution, s'appellera secondairement la « rue des Casemates ». Elle était la seule voie menant à la « rue de la Gabelle », devenue « Boulevard d'Aguillon » et aux anciens locaux militaires sous la **Courtine du Port** (abris et dortoirs des soldats, soutes à munitions et armements, entrepôts...)*
- *La « rue des « Blancheries » ou « des Blanchisseries » (en référence aux lavoirs qui s'y trouvaient, alimentés depuis 1785 par l'aqueduc de Fontvieille) est devenue par la suite la « rue du Général d'Andréossy » en souvenir de la mort de ce brillant général dans une maison de cette rue le 14.11.1819.*
- *« La rue de la Poste » deviendra la « rue des Aigles d'or », futur début de la « rue Thuret ».*
- *« La nouvelle partie nord de la rue prolongée prendra en 1829 le nom de « Rue du Duc de Bordeaux » (qui fut prétendant à la couronne de France en 1836).*
- *Au XIX^{ème}, vers 1875, la rue des « Aigles d'or » et la rue « du Duc de Bourgogne » seront regroupées en une seule rue : la « rue Thuret ».*

6. UN SEUL INDICE VISE A SITUER L'AUBERGE « AGARRIT »

Un fervent bonapartiste (dont il ne nous appartient pas de révéler l'identité) nous a déclaré avoir le souvenir d'un article paru dans le « *Journal Nice-Matin* », datant de plusieurs dizaines d'années. **Cet article aurait fixé à l'époque l'adresse de l'auberge « Agarrit » au numéro 22 de l'actuelle rue Thuret.**

Une copie de l'article journalistique en question aurait été exposée à la devanture d'un restaurant (appelé à l'époque : « *Au vieux four* »), situé à cette adresse dans la seconde partie de la *rue Thuret*, juste en face de la petite école *Sainte-Marie*.



9. Plan actuel du Vieil Antibes

A l'heure actuelle, la rue Thuret débute à l'angle Est de la « *Place Nationale* », au niveau de la fontaine « du puit neuf », en bas de la rue Clemenceau. Elle comporte une première partie jusqu'au croisement de la rue du « *Général d'Andréossy* » avec la « *rue des Casemates* ».



La seconde partie de la *rue Thuret* débouche sur le « *Boulevard d'Aguillon* », anciennement dénommé « *Boulevard de la Gabelle* ». Notons que la « *rue des Casemates* » est parallèle à la seconde partie de la *rue Thuret*.

Les deux voies rejoignent le « *Boulevard d'Aguillon* » et la *Courtine*. Cette longue rue Thuret, étroite et commerçante, débouche sur l'esplanade du port par une ouverture piétonnière réalisée dans les années 1960 : « *la Porte de la mer* », qui laisse entrevoir le Port et le « *Fort Carré d'Antibes* ».

10. Extrémité Nord de la rue Thuret donnant sur le Bd d'Aguillon, les Casemates, la Courtine et le port par « la Porte de la mer ». Le n°22 se trouve à droite sur la photo à la hauteur de l'arbre, en face de l'entrée de l'école privée *Sainte-Marie*.

Actuellement, les trois portes d'accès n° 20, 22 et 22 bis de la rue correspondent au rez-de-chaussée d'un bâtiment d'aspect homogène, de trois étages, dont la moitié droite est en retrait et comporte un balcon commun reliant les chambres du second étage. L'immeuble dispose en façade de nombreuses fenêtres à volets sur trois étages.

A la porte du numéro 22 on relève de nombreuses sonnettes attestant d'un grand nombre de logements. La porte d'entrée en bois du numéro 22 est située au milieu du vaste rez-de-chaussée. A gauche, un commerce, la « Crêperie du Port » est situé entre les numéros 22 et 22bis.



11. Porte d'entrée du 22 rue Thuret donnant accès aux appartements et la porte arrière donnant rue des casemates



12. Porte N° 22 bis sous la partie gauche du bâtiment de trois étages et le restaurant indien le « Kashmir »

Le corps principal du bâtiment comporte une partie droite en retrait avec de nombreuses fenêtres, un balcon communiquant avec la partie gauche et au rez-de-chaussée des magasins.



13. Le restaurant indien «Le Kashmir» à gauche au 22 bis



14. Les trois étages du bâtiment principal à gauche



15. Porte N° 20 au RdC du même bâtiment, avec nombreuses fenêtres en retrait pouvant correspondre à des chambres d'auberge



16. Porte N° 20 au RdC du même bâtiment, avec nombreuses fenêtres en retrait pouvant correspondre à des chambres d'auberge et communication par un balcon commun au second étage.

L'aspect de cet immeuble laisse penser que l'on se trouve en présence d'un site spacieux traversant entre la rue des casemates et la rue Thuret, compatible avec une ancienne auberge dont l'entrée pouvait se situer à la date de la rencontre rue des casemates ou côté jardins en empruntant la très étroite impasse séparant les jardins. L'hypothèse est donc séduisante...

- Passons sur le fait anecdotique qu'à la date de la rencontre entre Berthier et Bonaparte, le 25.03.1796, Monsieur Gustave Adolphe Thuret, brillant botaniste et algologue distingué, n'était pas encore né. (23.05.1817 / 10.05.1875). La rue a été baptisée à son nom secondairement vers 1880 pour réunir la rue des Aigles d'Or et la rue du Duc de Bordeaux.

- Ainsi, à la date de la rencontre, la deuxième partie de la rue Thuret, creusée à partir du croisement de la rue Andréossy et de la rue des Casemates dans le prolongement de la rue de la Poste, était inexistante (cf annexe plan cadastral de 1814).

- Le « percement » de la partie Nord depuis la rue de la Poste à l'époque, vers le boulevard d'Aguillon et la Courtine n'avait pas encore été réalisé. Les procédures juridiques et les travaux de percement de cette future rue du Duc de Bordeaux durèrent de 1819 à 1829. (cf annexe et plan cadastral napoléonien de 1814)

- En fonction de la disposition des parcelles et de l'aspect des habitations, les façades de l'immeuble photographiées aujourd'hui aux 20, 22 et 22 bis rue Thuret existaient manifestement en 1796 mais elles constituaient l'arrière donnant sur le jardin ; la façade se situait rue des casemates. Il existait probablement un accès possible par les jardins grâce à la petite impasse entre les parcelles E226 et E237.

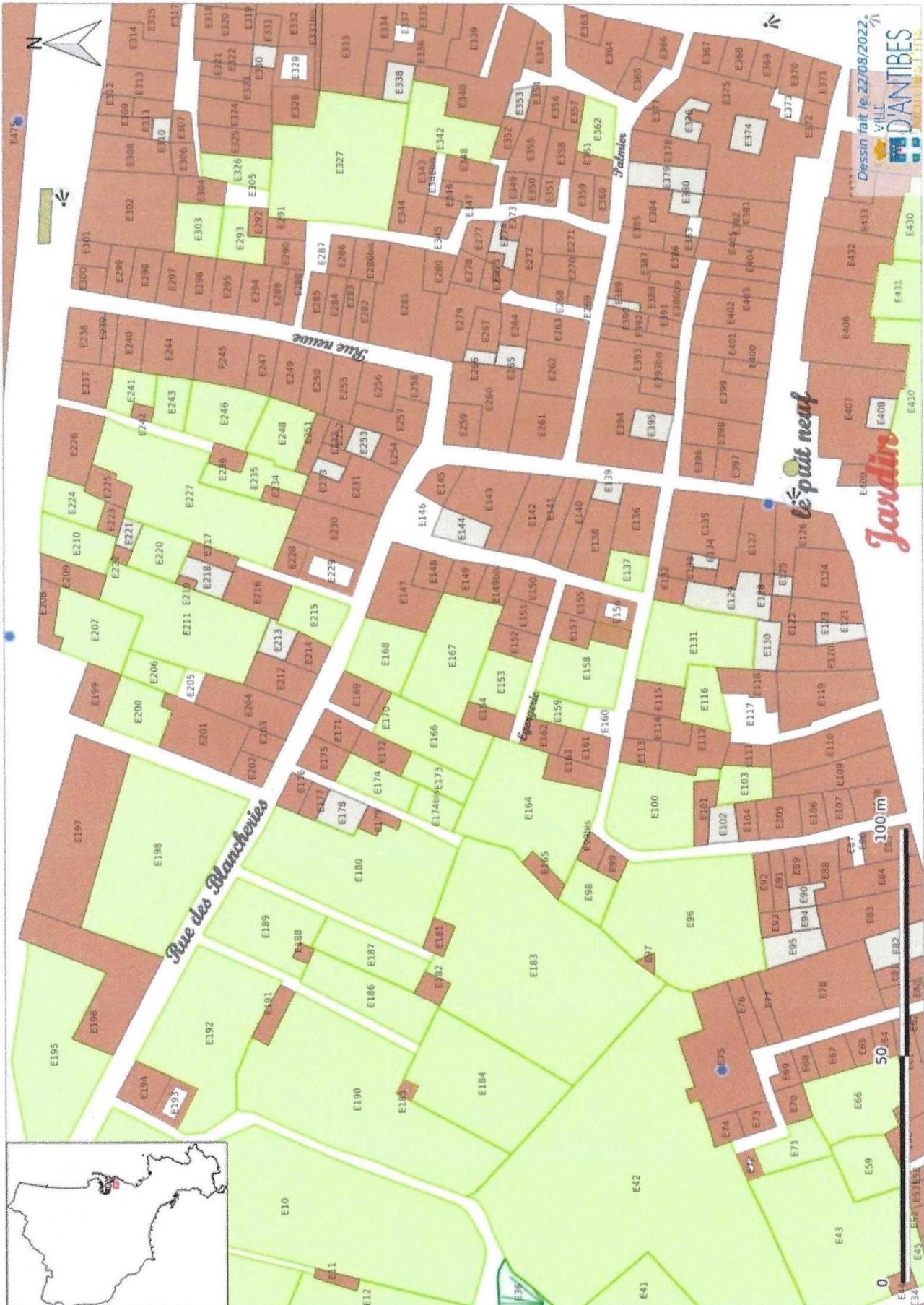
7. EN DEFINITIVE LE MYSTERE DE LA LOCALISATION DE L'AUBERGE « AGARRIT » DEMEURE ENTIER ...

Nos recherches n'ont pas permis de localiser l'auberge de la rencontre historique. L'immeuble signalé au n°22 de la rue Thuret constitue un site plausible mais il restera au stade de la simple hypothèse tant que nous ne disposerons d'aucune preuve formelle attestant que ce bâtiment était l'auberge « Agarrit »...

Ce nom, « Agarrit », repris par des générations d'historiens est, dans les faits, absent de la carte d'Antibes... Bizarrement, et peut-être fort opportunément, « agarrit » est le participe passé du verbe occitan « agarrir » qui veut dire : « attaquer », « assaillir »...

Il n'en demeure pas moins que Berthier et Bonaparte se sont rencontrés dans une auberge d'Antibes et y ont passé la nuit du 25 au 26.03.1796... Cet article permettra peut-être d'apporter une maigre contribution à la future résolution de l'énigme... grâce à l'exploitation des Archives de la ville. Et si cette fameuse auberge était en fait la célèbre Auberge-Hôtel des Aigles d'or ? Mais c'est une autre histoire... à suivre...

➤ Antibes : Plan cadastral napoléonien de 1814



ANNEXE : Informations apportées par le cadastre napoléonien d'Antibes de 1814 sur la création de la rue Thuret

Le cadastre napoléonien informatique de 1814 réalisé par les services municipaux [21] confirme des informations essentielles sur l'état parcellaire de la ville d'Antibes en 1814 :

- Les rues de la ville d'Antibes sont étroites et disposées de manière anarchique. Elles permettent de laisser passer un équipage avec de grandes difficultés en cas d'angle droit. Il existe alors essentiellement trois grands axes qui se croisent : La rue des Blancheries, la rue neuve et la rue des Aigles d'or. Ces voies étroites, qui se croisent à angle droit, sont empruntées avec difficultés par des convois militaires et les véhicules.

- La partie terminale de l'actuelle rue Thuret, parallèle à la rue neuve, ne figure pas sur le plan de 1814. Seule figure la partie initiale de cette rue appelée autrefois « rue de la Poste » et plus tard « rue des Aigles d'or ». Cette portion basse de la rue Thuret débute au puit neuf et débouche à la jonction de la « rue des Blancheries » (actuellement rue du général d'Andréossy) et de la rue neuve (actuellement rue des casemates).

- Les données cadastrales du premier bloc de parcelles situées entre la rue des Blancheries et la rue neuve révèlent, qu'en 1814, de nombreuses écuries, des jardins, des hangars et de petites maisons appartenaient à des propriétaires différents. Toutes ces parcelles enchevêtrées étaient disposées de manière anarchique avec des accès par servitudes probablement complexes.

- On conçoit facilement pourquoi le conseil municipal d'Antibes a décidé par la suite, en 1824, de désengorger la circulation de ce croisement de trois rues et de prolonger la rue des Aigles d'or par une voie directe parallèle à la rue neuve, afin d'améliorer ainsi la circulation en particulier des convois militaires entre la caserne et le cœur de la ville (ne pas oublier qu'Antibes vivait des retombées financières des casernes) et par la même occasion de régler les écoulements défectueux des égouts de ces trois rues en étoile, surtout en cas de fortes pluies.

Cinq propriétaires de terrains et de locaux appelés à être réquisitionnés par la Mairie et qui s'opposaient au droit de préemption pour prolonger la future rue Thuret, estèrent en justice [20] :

- M. ROSTAN Jacques Balthazard, propriétaire de l'habitation de la parcelle E237 de 102 m²,
- M. GUIRARD Joseph, propriétaire du jardin de 80 m² de la parcelle E241, et du hangar de 18 m² de la parcelle E242,
- M CAUSSE Nicolas, marin, propriétaire de la parcelle de jardin de 200 m², parcelle E246,
- M. LAYET Jacques Honoré, maçon, propriétaire des parcelles E248 (jardin de 159 m²) et E251 (hangar de 56 m²),
- M. SUQUET Alexis Jacques, vérificateur des douanes, propriétaire d'une écurie de 33 m² (parcelle E252), d'une cour de 36 m² (E253) et enfin d'une maison de 50 m² (E254).

Ce procès eut un grand retentissement dans la ville d'Antibes et prit un tour politique. Le sieur Gazan, conseiller municipal, reprit les arguments solides du conseil énoncés ci-dessus pour gagner les esprits. Il fit valoir l'argument essentiel devant satisfaire les militaires que cette prolongation permettra une circulation plus facile des troupes et des armements depuis la caserne et pour gagner les casemates, mais il mit en avant d'autres arguments : « La perte de quelques jardins et bâtiments pour les propriétaires du lieu sera compensée par une plus-value due à l'augmentation de la visibilité et par l'amélioration des constructions riveraines et de leurs issues. »

La ville gagna le procès et la rue fut prolongée parallèlement à la rue neuve. Avant de s'appeler rue Thuret, elle s'appela « rue du Duc de Bordeaux » en signe de reconnaissance pour la famille du roi Louis XVIII... [20]

*

*

*

*

Remerciements à Monsieur André Peyrègne et aux employés du service des archives d'Antibes

(*) Voir le portrait de Buonaparte par le Baron Louis Bacler d'Albe conservé au Musée national du château de Malmaison : [Les visages de Buonaparte - Histoire analysée en images et œuvres d'art | https://histoire-image.org/](https://histoire-image.org/)

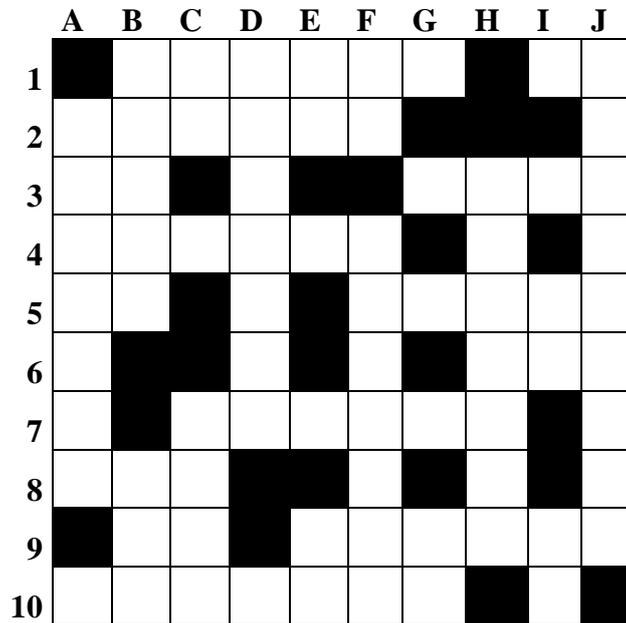
(**) Voir l'article d'Alexandre Gourdon dans le Bulletin N°18

➤ Sources :

- [1]. Histoire de l'armée d'Italie, 1796-1797 : de Loano à février 1796. T. 2 / par Gabriel Fabry,... (1869-1913) ; page 402
[Histoire de l'armée d'Italie, 1796-1797 : de Loano à février 1796. T. 2 / par G. Fabry,... | Gallica \(bnf.fr\)](#)
- [2]. Roger Iappini : « Napoléon jour après jour de la naissance au 18 brumaire ». Extraits. Edition cheminements. 2009. page 173
[Napoléon jour après jour: de la naissance au 18 brumaire - Roger Iappini - Google Livres](#)
- [3]. Jean Tulard, Louis Garros : « Napoléon jour après jour » : 1769-1821. Editions Taillandier, 1992. page 72
<https://books.google.fr/books?id=1tBnAAAAMAAJ&q=auberge+Agarrit+antibes&dq=auberge+Agarrit+antibes&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwj26deJ6KXYAhUkJsAKHRJtALYQ6AEIMiAC>
- [4]. Louis Garros : « Itinéraire de Bonaparte », 1769-1821 ». Éditions de l'Encyclopédie Française, 1947 – page 88 sur 518
<https://books.google.co.uk/books?id=e0pxAAAAIAAJ&q=NAPOLEON+AUBERGE+AGARRIT++ANTIBES&dq=NAPOLEON+AUBERGE+AGARRIT++ANTIBES&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwj4vPDyGLbnAhVMIIAKHf6iA8IQ6AEIMTAB>
- [5]. André Castelot : « Bonaparte ». Librairie Perrin. Page 190.
<https://books.google.co.uk/books?id=Wz2ZDwAAQBAJ&pg=PT145&dq=NAPOLEON+AUBERGE+AGARRIT++ANTIBES&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwiHho7ogbbnAhVGBIAKHYZcCYQ6AEIQ6AEISzAE>
- [6]. André Castelot : « Histoire de Napoléon Bonaparte. La guerre et l'amour ». Septembre 1795 à mai 1799. Edition Taillandier. 1969. p 66
<https://books.google.co.uk/books?id=IGAOAQAAAMAAJ&q=NAPOLEON+AUBERGE+AGARRIT++ANTIBES&dq=NAPOLEON+AUBERGE+AGARRIT++ANTIBES&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwiHho7ogbbnAhVGBIAKHYZcCYQ6AEISzAE>
- [7]. « Conversation de Napoléon Bonaparte ». Maximilien Vox. Propos relatés par Miot de Mérito. Diplomate. Imprimerie Les petits fils de Léonard Danel, Loos les Lille. 1958.
- [8]. Site des Archives municipales de la ville d'Antibes. Recherches sur : <https://archives.ville-antibes.fr/>
- [9]. Frédéric Hulot : « Le Maréchal Berthier ». Chapitre IV : « Les débuts d'une collaboration ». 1796 à 1798. Editions Pygmalion. Département de Flammarion. 2007. Paris. [Le Maréchal Berthier - Frédéric Hulot - Google Livres](#)
- [10]. Histoire militaire de Masséna par Edouard Gachot. La première campagne d'Italie (1795 à 1798). Paris. 1901. Librairie académique Didier Perrin & Cie. 35 Quai des grands augustins. Page 86. [Histoire Militaire De Massena - Edouard Gachot - Google Livres](#)
- [11]. Albert Schuermans : « Itinéraire général de Napoléon 1er » (2e édition) / Albert Schuermans ; préface par Henry Houssaye. 1911
- [12]. « Berthier l'ombre de Napoléon » de Franck Favier. Editions Perrin. [Berthier: L'ombre de Napoléon - Franck Favier - Google Livres](#)
- [13]. A.W Sherower : « L'Empereur » ; [préface de S.L.A. Marshall] 1974
- [14]. Revue des études historiques. Itinéraire général de Napoléon. Volume 6. Page 37
- [15]. Frédéric Hulot : « Les grands maréchaux de Napoléon ». 2013.
[Les Grands Maréchaux de Napoléon: Berthier - Davout - Jourdan - Masséna ... - Frédéric Hulot - Google Livres](#)
- [16]. Henry d'Estre : « Bonaparte. Les années éblouissantes ». Tome 2. 1942-1946
- [17]. Henri Dufestre. « Bonaparte » : volume 2. 1942. page 11
- [18]. Site d'histoire de la fondation Napoléon : interview de Franck Favier lors de la sortie de son livre sur le maréchal Berthier
[Franck Favier : « Le futur maréchal Berthier existe avant et sans Napoléon » \(novembre 2015\) - napoleon.org](#)
- [19]. Thierry Lentz : Dictionnaire historique NAPOLEON. Edition Perrin. 2020. Berthier : pages 90 à 94.
- [20]. Renaud Duménil & Paul Maurt : « Antibes Juan les pins. Le temps retrouvé » Edition Equinoxe. Page 74. Rue des aigles d'or.
- [21]. Site cadastral napoléonien d'Antibes 1814 : [Cadastre Napoléonien de 1814 et anciens remparts du territoire communal - Urbanisme - SIG Antibes \(antibes-juanlespins.com\)](#)
- [22]. « Berthier frère d'armes de Napoléon » De Jérôme Zieseniss. [Berthier: Frère d'armes de Napoléon - Jérôme Zieseniss - Google Livres](#)
- [23]. Mémoires Du Marechal Berthier, Prince De Neuchâtel et de Wagram. De Louis Alexandre Berthier (Maréchal)
[Memoires Du Marechal Berthier, Prince De Neuchatel Et De Wagram, Major ... - Louis Alexandre Berthier \(Maréchal\) - Google Livres](#)
- [24]. Pierre Tosan. Dictionnaire des rues d'Antibes. 1ère édition. Edition HEPTA Antibes. 1998.
- [25]. Jacques Magherini. Les rues d'Antibes. Editions du Cabri.
- [26]. Souvenirs de la fin du XVIIIème siècle et du commencement du XIX, ou, Mémoires. De R.D.G. (René Nicolas Desgenettes)
https://books.google.fr/books?id=4UE3AAAAYAAJ&pg=PA314&pg=PA314&dq=de+Barquier+maire+antibes&source=bl&ots=2tW1SX6oAl&sig=zvDh_fHLLhilmrPqBD8nc3814m0&hl=fr&sa=X&ved=0ahUKEwitur3gf_UAhXLYVAKHVN5BKw4HhDoAQgnMAE#v=onepage&q=de%20Barquier%20maire%20antibes&f=false
- [27]. Bonaparte (2). Les années éblouissantes : Italie (1796-1797) De Henry d'Estre
[Bonaparte \(2\). Les années éblouissantes : Italie \(1796-1797\) - Henry d'Estre - Google Livres](#)
- [28]. Frédéric Hulot : Les Grands Maréchaux de Napoléon: Berthier - Davout - Jourdan - Masséna
[Les Grands Maréchaux de Napoléon: Berthier - Davout - Jourdan - Masséna ... - Frédéric Hulot - Google Livres](#)

Mots-croisés grille n°26 par Guy LINDEPERG

« Deuxième projet retenu de Visconti : "Temple" impérial »



Horizontalement :

1. Déformations d'une masse d'eau - Actinium.
2. Bâtiment de pouvoir ou lieu funéraire ainsi nommé par Visconti
3. Les meilleurs de l'aviation militaire - Dieu solaire d'Egypte.
4. Support pour des appareils de précision.
5. Personnel réfléchi - Met à nouveau.
6. Ville italienne de la province de Coni.
7. Chapelle ou caveau souterrain parfois à couloir.
8. Lancer d'un projectile.
9. Radium - Concession d'une terre dans le cas d'une simple jouissance.
10. Arrangea avec adresse, soin et prudence.

Verticalement :

- A. Sorte d'anneau pour ceinture.
- B. Très grand en étendue - Courroux.
- C. Esprit démoniaque dans la mythologie perse et arménienne - Entaille pour l'engagement d'une pièce mobile.
- D. Sorte de vanne ou de système d'arrêt hydraulique rivières ou écluses.
- E. Unité Internationale en pharmacologie - Trésor général.
- F. Contraction de "en" et "les" - La monnaie l'est industriellement.
- G. Interjection enfantine.
- H. Pour Visconti, il devait être un grand enseignement historique sans d'éternelles douleurs.
- I. Infinitif - Ruisselet.
- J. Tombeau de l'Empereur ne contenant pas son corps de 1853 à 1861.

Remue-méninges XXVI de l'Empereur par Guy LINDEPERG

« Deuxième projet retenu de Visconti : "Temple impérial" »

XXVI. 1- Que dire du tombeau de Napoléon 1er que l'on peut voir aujourd'hui aux Invalides ?

XXVI. 2- Que pouvons-nous voir dans le déambulatoire du tombeau impérial des Invalides ?

XXVI. 3- Quelles protections ont été disposées afin de protéger le tombeau en période de guerre ?

Solutions des jeux du bulletin n° 025 :

« Mots-croisés de l'Empereur Napoléon 1er, grille n° 25 »

« Projets pour le tombeau définitif de Napoléon »

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	C		V	I	T	E	T		O	C
2	H		U		R		R		R	O
3	A	S		G	E	N	I	E		N
4	S	A	S		S		Q		A	C
5	S			P			U		C	O
6	E	N	T	A		J	E		T	U
7	R			G	A	U	T	I	E	R
8	I	D	E	E		S	I			S
9	A				O			O	U	
10	U		V	I	S	C	O	N	T	I

Solutions des Remue-méninges XXV de l'Empereur par Guy LINDEPERG :

« Projets pour le tombeau définitif de Napoléon 1er »

XXV. 1- Que peut-on dire des résultats du concours et des œuvres présentées ?

Réponse :

Les résultats du concours public annoncés à la Chambre des députés le 13 avril 1841 sont la conséquence de l'absence de cahier des charges, ce qui laissait aux quatre-vingts artistes candidats en lice, la liberté de présenter l'un des trois grands formats possibles pour le tombeau de l'Empereur aux Invalides, c'est à dire :

- une crypte,
- un tombeau adossé ou
- l'espace libre sous le Dôme.

Certains projets jugés trop novateurs, voire délirants, ne furent pas acceptés. D'autres œuvres représentant de lourdes masses architecturales inondées de statues et de monuments, surchargés de "richesses" sans originalités, ne furent pas retenues. Enfin, des projets de mausolées « mégalomanes » furent écartés en raison de leur débauche d'imagination stérilement funèbre. Bref, "*Quelques étincelles de génie et beaucoup de folie*" écrivit César Daly en 1841 dans la Revue générale de l'architecture.

Toutefois, certaines œuvres furent estimées recevables, ainsi qu'une proposition en deux projets. Ces deux projets étaient ceux de Visconti et, en définitive, c'est le deuxième projet qui fut retenu par Théophile Gautier, secrétaire de la commission de choix du tombeau de l'Empereur.

XXV. 2- Quelles œuvres furent recevables et quel projet fut finalement retenu ?

Réponse :

A la suite d'un véritable débat d'idées au niveau national, 10 œuvres furent étudiées et finalement non retenues par la commission :

- 1) **Félix Duban** : son projet de tombeau en élévation était soutenu depuis 1840 par le ministre de l'intérieur, Charles de Rémusat ;
- 2) **Henry Triqueti** : son premier projet fut considéré trop « spartiate » et son deuxième « doloriste ». Ce second monument était érigé sur trois niveaux avec un piédestal de granite, au pied duquel reposaient des lions. Le piédestal était surmonté d'aigles supportant un sarcophage au-dessus duquel reposait une statue gisante de l'Empereur mourant ;
- 3) **Philippe Cannissié** : laissant libre l'espace à l'aplomb de la coupole du Dôme, son projet proposait un thème très « Renaissance » avec un tombeau adossé à la paroi sud, enjambant l'entrée royale. Le tout fut jugé trop « grandiose » avec entassement de trophées, drapeaux, figures et colonnes ;
- 4) **Henri Labrousse** : proposa une semi-crypte en faisant affleurer sur le sol du Dôme un immense bouclier de bronze sous lequel il plaçait le tombeau impérial avec, à l'extérieur, une statue équestre. Le projet parut d'une « simplicité assez étrange » avec un « mystérieux aspect antique » ;
- 5) **Visconti** : présenta un premier projet rappelant celui de Labrousse, qui ne fut pas retenu ;
- 6) **Hector Horeau** : son projet également en hauteur, sous le Dôme, assez colossal, en tronc de pyramide surmonté d'une statue culminant à 21,5 m au-dessus de la chambre sépulcrale ;
- 7) **Théophile Bidon** : imagina un sarcophage suspendu dans les serres d'une aigle ;

- 8) **Dennier** : proposa simplement la reconstitution du simple tombeau de Sainte-Hélène ;
- 9) **Allery** : retint la présence réelle du cadavre que l'on pourrait observer à travers un globe de cristal ;
- 10) **Carlo Marochetti** : son projet avec maquette, d'une grandeur élevée sous le Dôme, proposait deux statues de Napoléon 1er : mort et gisant en partie basse, vivant et à cheval en redingote et petit chapeau au-dessus. Ce projet fut très critiqué. Son second projet représentait le dessin d'une chambre sépulcrale à l'antique veillée par une aigle dominée par Napoléon équestre, en Empereur romain.

Enfin, un seul projet fut retenu, le deuxième présenté par Visconti. Il eut, en 1842, les faveurs des autorités. Visconti fut donc désigné vainqueur du concours.

Ce projet, par lequel Visconti remporte le concours, se nomme le "**palais funéraire**". C'est en quelque sorte un parcours initiatique, un vaste dispositif dans lequel s'intègre le tombeau impérial conduisant le visiteur depuis la statue équestre de Napoléon en Empereur, prévu au centre de la cour jusqu'à la crypte réalisée sous le Dôme des Invalides, en passant par une galerie de 90 m creusée en sous-œuvre sous la nef de l'église des soldats, revêtue de marbre et divisée en trois sections : les plaques de bronze commémorant les fastes militaires de la République et de l'Empire ; les tombeaux des gouverneurs des Invalides éclairés par des candélabres ; puis des bas-reliefs rappelant des fastes civils du règne de Napoléon. Le projet prévoyait également une colonnade circulaire néo-byzantine et la mise en place des statues des maréchaux de l'Empire entourant le sarcophage de granit et au fond de la crypte un hémicycle formant chapelle s'ouvrant sur le Dôme captant le jour et la somptuosité de la coupole au-dessus du sépulcre impérial...

Ainsi, Visconti voulut mettre en relief toutes les faces de l'apogée impériale et donner au tombeau le caractère d'un grand enseignement historique. Le projet s'insérant avec habileté dans l'architecture existante, Visconti ménagea le royal et le divin dans les parties hautes, l'impérial et le laïc dans les parties souterraines reliées par un baldaquin néobaroque inspiré de celui de Saint Pierre de Rome. Le projet de Visconti ne transmettait pas de sentiments d'éternelles douleurs et de regrets mais ne jouait que sur l'admiration, l'Empereur appartenant déjà à l'histoire de France.

L'administration et le gouvernement exprimèrent leur préférence pour la crypte et ainsi le projet de Visconti fut simplifié, amendé et retenu. Il coûta également moins cher.

Visconti acheva le projet réduit retenu en 1853, mais le tombeau demeura longtemps un cénotaphe. Il ne fut investi, habité et scellé qu'en 1861, à la faveur de la translation longtemps différée par Napoléon III, de la dépouille impériale, depuis le mausolée provisoire de la chapelle Saint-Jérôme vers le sarcophage aux Invalides. En effet, non convaincu, Napoléon III avait fait mettre à l'étude par Viollet-le-Duc un projet alternatif de sépulture dynastique en la basilique Saint-Denis avant de se résoudre à entériner le choix de Louis-Philippe, non sans avoir fait déposer de la crypte des Invalides les bas-reliefs commémorant le rôle joué par les Orléans dans cette entreprise.

En définitive, l'ensemble du tombeau de Napoléon que nous visitons de nos jours, aux Invalides, résulte en grande partie de l'œuvre de Visconti.

Mise en page : Kevin Eliçagoyen